

LE JOUR, 1951
15 Août 1951

UNE CRISE QUI SE DENOUE

C'est la procédure et c'est l'exégèse qui vont régler la question des pétroles persans ; la procédure classique et l'exégèse profane.

Une victoire qui ne peut s'obtenir en attaquant de front, un dispositif savant y mènera par les flancs.

L'intelligence de l'homme est pleine de ressources ; et l'art subtil de convaincre est la condition de la vie paisible des individus et des nations.

Car la forme et l'interprétation suppriment la difficulté mieux que la lame vive qui tranche le nœud gordien. Tout dépend de la façon d'analyser et de présenter les choses. Ce qu'une société anonyme ne peut plus faire en Iran, plusieurs le feront. Il n'est rien qui ne puisse trouver sa solution à partir d'une certaine agilité de l'esprit.

Mais admirons aussi le parti qu'a tiré le Président du Conseil de l'Iran de la sensibilité et des pleurs. Ce vertueux vieillard a versé sur ses concitoyens, avant les flots de pétrole, des torrents de larmes. C'est une consolation dans ce siècle dur que le cœur de l'homme ait conservé un tel pouvoir.

Nos bons amis Iraniens se rendent compte cependant du fait qu'ils ne peuvent extraire leur pétrole du sol, ni le transporter au-delà des mers, dans la solitude ; que s'ils doivent avoir recours à l'étranger, mieux vaut encore conserver des relations traditionnelles que de se livrer à l'inconnu. Voilà où tout devient raison et mesure et sagesse.

Comment créer, d'une heure à l'autre, une flotte de pétroliers ? Comment auparavant remplacer deux ou trois mille spécialistes du pétrole manipulant des appareils parmi les plus délicats du monde ? Et comment aussi indemniser raisonnablement les possesseurs d'installations industrielles qui comptent parmi les plus considérables de l'univers ? A quoi eût servi que le pétrole coulât encore à cette heure en nappes lourdes sous le sol brûlant de la Perse méridionale ?

Nous sommes de ceux qui chérissent l'Iran d'abord pour ses poètes et pour ses roses. La Perse est le pays des beaux jardins, des musiques douces, des enluminures exquises et des poètes souverains. C'est le pays d'un peuple très humain et où, Dieu, merci, le sentiment triomphe encore. Mais, pour M. Richard Stokes aussi, nous nous sentons une sympathie profonde. Le visage ouvert du ministre anglais appelle la confiance et l'amitié. On sait que M. Stokes est un homme de grande foi et de grand cœur, et qu'autant qu'aucun autre il a le souci du social et de l'humain. Sûrement M. Stokes s'émouvra de ce qu'il voit en Perse ; et il saura émouvoir les Persans. D'une combinaison heureuse du sentiment et de l'équité, la détente viendra, à condition que le Gouvernement du touchant Docteur Mossadegh résiste à la surenchère des démagogues. Car il y a une limite à tout ; c'est la sagesse des nations qui professe que « le mieux est l'ennemi du bien ». A travers les fumées du pétrole et des controverses,

il faut encore savoir reconnaître un droit et n'élever des cris qu'à partir de l'abus du droit.

Telle est la leçon de la conscience et de la sagesse ensemble.

Les Iraniens sont au tournant où s'affirment les qualités d'une civilisation. La leur est une des plus antiques et une des plus vénérables. Les dangers qu'elle court, ils ne peuvent se les dissimuler. C'est à eux de décider si la violence paie plus que la modération et si, dans la situation géographique qui est la leur, on peut se permettre davantage de déchaîner les passions.

Faisons aux Iraniens à notre tour la recommandation de l'illustre Saadi : « N'étends pas tes jambes au delà de ta couverture ». Cela se lit dans « Le jardin des Roses ».